

JUBILÉ ACADÉMIQUE
DE
JEAN COPPOLANI,
DIRECTEUR HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ

DISCOURS PRONONCÉ PAR LOUIS PEYRUSSE,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE,
LE 28 MARS 2001

Monsieur,

Voilà donc cinquante ans que vous êtes entré dans cette compagnie. Le demi-siècle écoulé depuis cette élection vous permet de mesurer les différences entre la Société où vous entrâtes (et qui exploite sans vergogne votre compétence et votre appétit de travail) et celle d'aujourd'hui, qui vous fête et qui, je l'espère, n'a pas à rougir de la comparaison avec ses grands anciens. Une longue mémoire est un privilège et un bonheur : elle vous conduira à comparer 1951 et 2001, les salles déjà poussiéreuses et un peu vieilles occupées par une société dramatiquement appauvrie et cette belle et presque luxueuse bibliothèque largement ouverte à tous – et là j'ai l'impression qu'aujourd'hui vaut mieux qu'hier –, à comparer le rapport de Joseph Calmette sur vos qualités et les excellentes raisons de vous admettre et l'allocution que vous subissez aujourd'hui – et ici j'ai bien peur de la comparaison : je n'ai pas le rayonnement de Joseph Calmette, je m'en voudrais d'ajouter une conclusion à un rapport vieux d'un demi-siècle. Le temps n'est plus aux discours, aux éloges ou aux dithyrambes. L'exercice de la lucidité me paraîtra préférable à celui de l'éloquence – dans laquelle la fin du XIX^e siècle voyait une spécialité toulousaine. Ce sera là, Monsieur, le moyen de vous fêter vraiment.

Pourquoi le choix d'une telle discrétion ? J'ai l'impression que vous avez placé votre vie, votre carrière, vos activités de chercheur sous les auspices de saint François de Sales quand il écrivait : « le bruit fait peu de bien ; le bien fait peu de bruit ». Je ne voudrais pas que cette modestie pratiquée et affichée laisse accroire que le travail accompli fut modeste, dans l'autre acception de l'adjectif Vous êtes, Monsieur, le géographe de Toulouse, l'exemple parfait du savant à la fois historien et géographe, de ceux qui ne veulent pas séparer l'étude de l'espace et du temps. Et vous devez cette vocation à la rencontre d'un professeur exceptionnel, Daniel Faucher. Peu de gens lisent aujourd'hui la thèse ou les travaux de géographie agraire de ce grand universitaire : il est pourtant celui qui a introduit la géographie moderne à Toulouse, à une époque où les enseignants d'histoire et de géographie de la Faculté des Lettres se comptaient sur les doigts d'une main. Outre ce talent extraordinaire d'éveilleur, de créateur de vocations, Daniel Faucher avait l'avantage sur ses collègues d'être un bourreau de travail, un patron efficace dotant sa discipline d'outils d'enseignement et de recherche, et aussi un professeur très attentif à ses étudiants – jusqu'à leurs conditions de vie : si une cité universitaire perpétue son nom, ce n'est que justice.

Daniel Faucher vous a marqué, comme il a marqué vos condisciples ; il vous a orienté vers l'urbanisme. Sous sa direction vous avez préparé cette thèse restée fameuse *Toulouse, étude de géographie urbaine*, publiée en 1954 et arrêtée pour l'essentiel au demi-siècle. En 1950-1951, lorsque vous rédigez, vous étiez un pionnier en matière de géographie urbaine : peu ou pas d'exemples, des cadres assez académiques. Vous avez pu mesurer la mutation lorsque les travaux du C.I.E.U. (sous la houlette de Bernard Kayser) auxquels vous avez participé, ont utilisé des outils venus d'autres disciplines, parfois jargonnants et toujours très sophistiqués. Votre thèse peut s'articuler en deux grandes parties : le poids de l'histoire, la description des activités. Si mon admiration va immédiatement à la magistrale synthèse historique, la partie aujourd'hui datée n'en reste pas moins précieuse : une photographie de Yan – votre complice dans les volumes qui découlèrent de ce *magnum opus* : *Toulouse au XX^e siècle* publié par Privat et

l'élégant et bref *Connaissance de Toulouse*, qui inaugurerait, avec *Le vignoble bordelais* de Philippe Roudié, la collection « Pays du Sud-Ouest ». Faut-il le souligner davantage, entre vous et Toulouse, ce fut une histoire d'amour : vous n'avez jamais cessé d'ausculter, d'analyser, de compter votre ville de prédilection, depuis le premier article que j'ai repéré dans la *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, en 1942, sur la physionomie des quartiers de Toulouse jusqu'aux études générales ou thématiques comme les bilans démographiques. Le seul secteur dans lequel vous n'avez pas continué cette analyse patiente et impeccable est celui du climat sur lequel portait votre thèse complémentaire. Le vent d'autan vous tracasse moins que certains théoriciens de l'originalité toulousaine ! Ce qui fait que le futur historien des mutations toulousaines au XX^e siècle n'aura qu'à commencer par collationner les nombreux numéros de votre bibliographie (dont les nombreux articles et recensions de la *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*) pour être excellemment armé...

Géographe, vous avez choisi de servir la République au ministère de l'équipement dans le domaine de l'urbanisme – autre secteur pionnier de l'action publique. Vous avez donc vécu la grande mutation urbaine des Trente Glorieuses à un remarquable poste d'observation – parfois très exposé car les tentations de saccage ont été fortes. On doit se féliciter que l'urbaniste que vous fûtes ait été doublé d'un historien très bien informé : de ce point de vue, vous me semblez relever du modèle "culturaliste" pour reprendre le terme de Françoise Choay, même si vous avez toujours défendu le modèle progressiste d'une ville attentive à tous, à commencer par les plus humbles. Mais pour vous, le progrès n'était pas l'ennemi de la sauvegarde du passé. Urbaniste et aménageur, vous n'avez jamais oublié l'histoire : c'est le dernier aspect que je voudrais souligner de votre parcours : élu membre correspondant de la Société archéologique du Midi de la France en 1950, titulaire en 1951, vous êtes aussi membre de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres en 1965 (et 1974), très actif aux Toulousains de Toulouse à l'époque où les combats de sauvegarde furent particulièrement vifs, comme en témoigne la collection de *L'Auta*, cette petite feuille qui était si lue (et si crainte !) à la Direction du Patrimoine. Faut-il rappeler les articles parfois si acides signés du Flâneur (de cette signature collective qui était souvent vôtre) ou les rapports pour le prix des Toulousains de Toulouse récompensant des propriétaires d'immeubles exemplairement restaurés et sauvegardés ? Existe-t-il un périodique illustrant et défendant le patrimoine toulousain auquel vous n'avez collaboré ?

Les *Mémoires* de notre Société (et parfois ceux de l'Académie des sciences – comme pour « les rues nouvelles du XIX^e siècle ») conservent les travaux les plus aboutis : un outil de travail pour les chercheurs avec « les noms anciens des voies publiques », l'étude typologique sur « les clochers-murs du Toulousain », la monographie de l'église de Seysses Tolosane, la magistrale synthèse sur les plans d'urbanisme toulousains du XX^e siècle. Aux confins exacts de la géographie et du patrimoine, s'inscrit votre livre sur les Ponts de Toulouse publié par Privat en 1992 – avec des illustrations photographiques et poétiques propres au vagabondage. La passion que vous nourrissez pour Toulouse, vous l'avez exportée jusqu'à votre campagne : Frouzins dont vous avez analysé la communauté à la veille de la Révolution et que vous avez replacée sur la route du sel explorée par les archéologues, le canton de Muret dont vous avez recensé le patrimoine religieux avec l'AREC de M^{re} Rocacher. J'ai bien l'impression d'oublier avec ces quelques titres beaucoup de coups de cœur et de passions – mais je ne saurais vous infliger une recension complète de vos travaux, tâche que vous avez accomplie pour un de vos maîtres, Joseph Calmette, dont vous avez colligé les 203 numéros de bibliographie...

Bibliographe impeccable, vous avez été un grand travailleur. Vos maîtres vous ont appris à faire des fiches et à les ordonner : tout naturellement vous avez été requis pour la vie ingrate de la Société : le secrétariat des séances, le courrier, toutes les corvées ordinaires qui exigent une attention constante et un dévouement au quotidien, faute de quoi la belle machine ne fonctionne plus. Sans autre ambition que de servir, vous avez gravi les grades des « officiers » de notre société académique : secrétaire adjoint, puis secrétaire général ; directeur, vous avez refusé la présidence et souhaité l'honorariat de votre poste de directeur. Est-ce au président de l'avouer *coram populo* ? Dans notre société depuis sa fondation en 1831, la fonction de secrétaire général, que vous avez longtemps occupée, est plus importante que celle de Président. Et pour éviter que l'on ne fasse trop vite l'assimilation avec un parti politique révolutionnaire, je rappellerai que nous devons plus à Alexandre Du Mège qu'au marquis de Castellane.

C'est là, Monsieur, la gloire des grands modestes, comme vous : de participer à la longue chaîne qui fait que l'œuvre collective dépasse chacune de nos vies et c'est pour cela que je voudrais vous dire, au nom de tous, de ceux que vous avez croisés dans ces lieux et qui ne sont plus, de ceux excusés de ce jour, de nous tous ici présents, de moi même, merci ! Le mot est court mais soyez sûr qu'il est chargé de toutes les harmoniques de l'affection et de la reconnaissance...

La Société archéologique, n'ayant pas de tradition de jeton jubilaire de vermeil comme d'autres compagnies, a choisi de matérialiser ce remerciement dans le cadeau que voici : le moulage de la Vénus de Martres qui nous ramène aux débuts héroïques de notre histoire et dont le visage serein vous rappellera que si nous travaillons pour comprendre ce que fut le passé, nous ne devons pas oublier de jouir de la beauté arrachée à la nuit pour la transmettre aux générations futures...